

Rêves à la une *Félicité*

Hélène Jacques

Numéro 137 (4), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63211ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jacques, H. (2010). Compte rendu de [Rêves à la une / *Félicité*]. *Jeu*, (137), 14–16.

Félicité

TEXTE **OLIVIER CHOINIÈRE** / MISE EN SCÈNE **SYLVAIN BÉLANGER**, ASSISTÉ DE **JEAN GAUDREAU**
DÉCOR ET ACCESSOIRES **PIERRE-ÉTIENNE LOCAS** / COSTUMES **SARAH BALLEUX** / ÉCLAIRAGES **MARTIN LABRECQUE**
MUSIQUE ORIGINALE **LARSEN LUPIN** / MAQUILLAGES **SUZANNE TRÉPANIER** / COIFFURES **MARTIN LAPOINTE**
AVEC **MAXIME DENOMMÉE** (L'ÉTALAGISTE), **MURIEL DUTIL** (LA PRÉPOSÉE), **ROGER LA RUE** (LE GÉRANT),
ISABELLE ROY (ORACLE) ET LA PARTICIPATION VOCALE DE **PASCALE MONTREUIL**.
PRODUCTION DU **THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE**, PRÉSENTÉE EN REPRISE À L'ESPACE GO DU 22 AVRIL AU 2 JUIN 2010.

HÉLÈNE JACQUES

RÊVES À LA UNE

Dans un monde sans dieu, il faut bien trouver un palliatif à l'angoisse existentielle qui, autrement, aurait raison de tout homme. À défaut de croire qu'une divinité orchestre nos destins, rien n'empêche d'élire pour l'aduler un être supérieur qui veille sur le cours du monde, qui prodigue, par sa vie faste et exceptionnelle, ses actions généreuses et héroïques, espoir et rêve aux simples mortels. C'est à tout le moins le rôle attribué à « Céline » (car, on le sait, dans notre société du spectacle, les célébrités sont les divinités contemporaines), « LA VOIX DU BON DIEU¹ » qu'attend Oracle comme le messie.

Le texte d'Olivier Choinière évoque la quête de bonheur de cette employée de Wal-Mart, Oracle, qui passe le plus clair de son temps à rêver à son idole. On le comprend cependant tard dans l'évolution de la pièce, qui superpose trois récits. Dans le premier, quatre personnages racontent un épisode de la vie de Céline qui, alitée dans sa chambre de Las Vegas, attend un enfant et lit la lettre d'une admiratrice, Isabelle. La foule de gens qui entoure la chanteuse se métamorphose toutefois graduellement en une famille violente et perverse, et la luxueuse maison, en une glauque résidence du Québec. Isabelle est au

cœur de ce deuxième récit : gardée prisonnière par sa famille, abusée sexuellement par son père, elle souffre d'un cancer des ovaires et trouve sa seule source de bonheur dans la musique de Céline. Lors d'une scène pour le moins saisissante, Isabelle vomit le mal qui lui ronge le ventre, puis régurgite chaque partie de son corps et effectue une traversée du miroir pour se retrouver, inversée, dans la personne d'Oracle, dans les toilettes du Wal-Mart. Cette transformation inaugure le troisième récit présentant Oracle, entourée de collègues désagréables et médisants, qui exécute machinalement son travail de caissière et échappe à son triste univers en pensant à Céline.

Choinière invite ainsi le spectateur à suivre la pensée d'Oracle, tandis que l'on glisse d'une scène rêvée à une autre grâce à une écriture où les métamorphoses se produisent subtilement, de manière, toujours, à étonner : des indices, par exemple, annoncent la première transition entre deux récits, alors que de la neige tombe dans le désert de Las Vegas ou que la mère de Céline, rageusement, lance une assiette sur son mari. Décidément, se dit-on, il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Céline, qui devient peu à peu cauchemardesque. Le clan de la star se transforme alors en celui, terrifiant, d'Isabelle. Un changement du type de narration marque aussi le glissement

1. Olivier Choinière, *Félicité*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2007, p. 20.
Les majuscules sont de l'auteur, ici comme dans les citations suivantes.



Félicité d'Olivier Choinière, mise en scène par Sylvain Bélanger. Spectacle du Théâtre de la Manufacture (2007), présenté en reprise à l'Espace GO au printemps 2010. Sur la photo : Isabelle Roy, Maxime Denommée, Muriel Dutil et Roger La Rue. © Marlène Géliveau Payette.

d'un récit à l'autre : tandis que les personnages décrivent l'histoire de Céline en rapportant les propos de ses principaux acteurs – Céline, René, la Biographe, la Mère, etc. –, ils jouent désormais les rôles des membres de la famille d'Isabelle. Puis, dans la dernière partie, ils agissent et commentent tout à la fois leurs actions en incarnant les employés du Wal-Mart.

Olivier Choinière évite toutefois de créer une simple succession de fragments ; il esquive, en d'autres termes, l'éclatement formel, et ce, en multipliant les correspondances entre les récits. Des accessoires reviennent notamment d'une scène à l'autre, comme les fleurs en plastique dans les chambres de Céline et d'Isabelle qui se retrouvent dans les rayons du Wal-Mart. L'auteur ponctue aussi la pièce de répétitions : certaines phrases sont reprises, avec variations, dans les différents récits. René, par exemple, dira à propos de Céline qu'« y a deux types d'employés. [...] Y a ceux qui quêtent des autographes pis ceux qui en quêtent pas – simple de même. » Puis, dans la peau du Gérant du Wal-Mart, il affirmera au sujet d'Oracle qu'« y a deux types d'employés : ceux qui travaillent et ceux qui font semblant – simple de même² ». Ainsi, la figure autoritaire que représente le patron d'Oracle correspondra dans ses affabulations à René

et au père de Céline, puis au Père incestueux que, sur la scène, le Gérant incarne aussi. La pièce fonctionne en quelque sorte comme le rêve, sur le mode de la substitution, un même personnage comportant diverses figures. Dans le miroir, par exemple, Oracle voit la projection d'une vie autre que la sienne, et les visages de Céline et d'Isabelle se substituent successivement à son reflet.

Si Choinière imbrique des récits épars, il propose aussi le choc des extrêmes, puisque l'on passe de l'univers luxueux de la star admirée par tous, soignée par une famille et une équipe dévouées, au monde d'Isabelle, où la vulgarité et la violence conduisent au sordide, le corps ensanglanté de la jeune femme représentant un sommet d'horreur. L'un et l'autre, cependant, se révèlent des constructions des médias, qui biaisent le réel, en proposent une version fantasmée. Dans le récit entourant Céline, on assiste à une séance de photos où l'on montre « CÉLINE ET RENÉ [qui] FONT LA GRASSE MATINÉE³ », étendus dans un « lit infini », sur « une montagne de coussins⁴ », les journalistes machinant une image préfabriquée du bonheur. L'histoire d'Isabelle, aussi, est transmise à travers le filtre des

3. *Ibid.*, p. 20.

4. *Ibid.*, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 22-23 et p. 67.



Muriel Dutil, Maxime Denommée et Roger La Rue dans *Félicité* d'Olivier Choinière (Théâtre de la Manufacture, 2007, en reprise au printemps 2010).
© Mariène Gélinau Payette.

médias, en ce sens qu'il s'agit d'un fait divers. Ainsi la source de la rêverie d'Oracle se trouve dans les journaux, qui placent côte à côte des réalités diamétralement opposées : dans un journal, Oracle observe « sur la page de gauche, la pub : Céline se maquille dans sa loge. Sur la page de droite, la photo : Le Père au palais de justice. Il passe devant une petite foule figée qui crie : "MONSTRE ! ASSASSIN !" »⁵. » Ce qui lie la star et le père criminel, le *Caesar's Palace* et le palais de justice, c'est le regard voyeur du lecteur avide d'émotions par procuration. L'imaginaire d'Oracle est en effet déclenché par ces histoires sublimes et *trash*, qui se confondent en son esprit. Et cette vie vécue par la pensée, alimentée par les discours médiatiques, convient mieux à la caissière que son réel morose car, en rêve, elle rejoint Céline sur scène : « Là t'es vraiment seule – avec Céline. Et là t'es vraiment bien⁶. »

La mise en scène de Sylvain Bélanger évoque la réalité ordinaire que veut fuir Oracle : une salle d'employés laide et anonyme (conçue par Pierre-Étienne Locas), occupée par des commis de magasin à grande surface. Les quelques accessoires qui s'y trouvent ont de multiples fonctions selon les récits, comme le micro-ondes qui sert aussi de télévision au frère d'Isabelle. Une ligne lumineuse sur le sol divise la scène et marque deux espaces distincts : d'un côté est assise Oracle, perdue dans ses rêves et exclue du groupe, et de l'autre se trouvent les trois employés. Mais cette mise en scène, malgré ces éléments simples et banals, n'a rien de réaliste et repose surtout sur le jeu des acteurs qui doivent, sans quitter la scène, entraîner le spectateur d'un rêve à l'autre, se glisser dans la peau de différents personnages, devenir les narrateurs des récits. Face

au public durant presque toute la représentation, Maxime Denommée, Muriel Dutil et Roger La Rue jouent, dans un rythme enlevé, avec les nombreuses ruptures et variations d'intensité des répliques, parvenant à porter les multiples masques que leur attribue Oracle. Cette dernière, interprétée par Isabelle Roy, a le regard étrange et perdu dans le vide de celle qui vit dans ses pensées plutôt que dans sa réalité présente.

Leur performance impressionne d'autant plus que les acteurs ne sombrent pas dans la caricature, malgré le sujet qui pourrait les y entraîner. Dans toute la première partie, ils jouent en effet les admirateurs de Céline qui connaissent en détail la vie de la star. Si la passion hystérique des personnages est risible, l'interprétation des acteurs dans l'ensemble de la pièce, plutôt distanciée, procédant davantage par évocation que par monstration et accentuant l'artificialité du jeu théâtral, laisse moins transparaître du cynisme qu'une impression triste. Sans attendrissement ni condescendance, on nous présente les moyens limités d'un personnage cherchant son bonheur à la une des journaux à potins, qui trompe sa solitude dans l'illusion de la félicité et s'y trouve plus heureuse que sur un plancher de Wal-Mart.

Dans le programme de la pièce, Choinière s'adresse à son « très cher public » et lui dit que « cette pièce est faite sur mesure pour [lui] ». Comme Oracle, ce public, bombardé d'images qui façonnent son idée du bonheur, cherche aussi, sans doute, « LA VOIX DU BON DIEU » où il le peut, le théâtre constituant l'un de ces lieux. Cette production montre bien que, parmi toutes les fabriques d'images qui divertissent, distraient, créent des illusions à rabais, le théâtre en est une qui demeure en mesure de déconstruire les fictions lénifiantes, de remettre en question ce qui, après tout, le fonde lui-même. C'est rassurant. ■

5. *Ibid.*, p. 77.

6. *Ibid.*, p. 84.